

1. Préambule

La thèse que Descartes a avancée il y a plus de 350 ans et que la philosophie contemporaine a toujours tenté de nier, à savoir la théorie de la séparation de l'esprit et du corps, est encore défendue ces dernières années sous une forme nouvelle.

Depuis les années 1990, au Japon tout comme aux États-Unis, l'essor que vit la science du cerveau est spectaculaire, et il existe même des essais pour appliquer la science du cerveau dans des domaines tels que l'économie, l'éducation ou la morale. Beaucoup de chercheurs dans la science du cerveau ont comme hypothèse – consciemment ou par accord tacite – que «le mental est le processus cognitif au sein du cerveau, et le monde perceptif est la représentation à l'intérieur du cerveau fournie par ce processus». La question soulevée par David J. Chalmers: «Comment se fait-il qu'à partir d'un état cérébral qui est matériel puisse naître une qualité sensible (*qualia*) qui est la particularité de la conscience?», est le problème du «dur» ou du «palpable» (*hard problem*), et c'est exactement la question de Descartes. Le «*hard problem*» était une question qui pouvait surgir à condition de présupposer que «le monde perceptif est quelque chose comme une énorme illusion produite par le cerveau.

Selon cette manière de penser, notre existence est découpée de l'environnement qui nous entoure, et est compactée dans le cerveau. Nous sommes complètement enfermés dans notre cerveau ensemble avec les illusions que nous produisons nous-mêmes. Dans ma communication, je m'oppose à la théorie qui place l'esprit dans le seul cerveau comme on la voit actuellement en philosophie, dans les recherches sur la cognition et dans les recherches sur le cerveau, et je souhaite présenter une philosophie du mental écologique où le mental (ou l'esprit) s'étend vers le corps et vers son environnement extérieur.

La psychologie écologique a été proposée par James J. Gibson et elle a recueilli beaucoup d'attention dans le domaine des nouvelles recherches sur la cognition et la robotique. Gibson a introduit le point de vue écologique dans la psychologie, et il a souligné que l'activité mentale de l'être humain ne peut aucunement être découpée de l'environnement dans lequel il se trouve. La particularité du psychisme humain est le fait qu'il s'est développé historiquement par un effet de boucle / un effet d'aller – retour entre l'environnement fabriqué par les humains (les relations humaines, la culture, les sciences et technologies, le système social) et l'individu humain. Tout en expliquant l'activité réflexive et circulaire entre l'environnement fabriqué et l'individu, je voudrais démontrer dans ma communication l'erreur de la théorie qui place le cerveau au centre, et l'erreur de l'hypothèse de Descartes qui est tacitement impliquée dans cette théorie.

2. Le mental étendu

L'écologie est la science du vivant qui tâche de comprendre la manière de vivre des animaux et leurs activités en étudiant les relations qu'ils entretiennent avec l'environnement dans lequel ils vivent.*¹ En adoptant ce point de vue écologique en psychologie, Gibson a développé une nouvelle

¹ En français, cette définition du terme «écologie» correspond en fait à l'éthologie (ethos = mœurs) (Lorenz, Tinbergen), elle est aussi appelée «étude du comportement animal». Alors que l'écologie (oikos = habitat) concerne l'environnement qui sert de lieu de vie.

théorie de la perception (Gibson 1966; 1979; 1982). Utiliser cette idée fondamentale de Gibson et essayer de comprendre non seulement la perception humaine, mais diverses autres activités humaines dans leur interaction et leur interrelation avec l'environnement, voilà l'approche écologique. De ce point de vue, le mental n'est pas dans le cerveau, il se réalise dans le système écologique impliqué dans le corps et dans l'environnement. Cela est le concept du «mental étendu».

Or il faut faire attention, le «mental étendu» ne veut pas dire qu'une fonction mentale qui existe dans le cerveau est en interaction avec l'environnement extérieur. C'est très différent: dans le concept du mental étendu, ce qu'on appelle initialement «le mental» (le cœur, l'esprit) est considéré comme seulement un aspect des activités que les humains exercent de manière appropriée face à l'environnement, et de la façon de vivre qui permet d'établir le couplage (*coupling*) avec l'environnement. Nos activités s'établissent en tant qu'interactions réflexives et circulaires d'avec la niche qui est notre environnement immédiat. Les activités mentales forment une partie de ce processus circulaire, on ne peut pas les enfermer à l'intérieur du corps. On peut les comparer à l'acte d'épargner qui est un geste qui s'établit au sein du système financier qui s'étend sur le monde dans son ensemble, il ne s'établit pas dans notre cerveau.

Le point sur lequel Gibson insiste, c'est surtout l'interaction entre les animaux et l'environnement. Les animaux se développent dans les échanges directs avec l'environnement. Puis, en fonction des mouvements des animaux, l'environnement matériel se transforme en environnement écologique. L'environnement écologique est un nouveau degré de la nature matérielle; c'est la nature qui est créée par l'existence des animaux et par leur participation. Les animaux ne se contentent pas de simplement habiter, isolés, dans un environnement qui leur est propre, ils se conforment spontanément l'environnement et le modifient, et ils s'adaptent à cet environnement modifié. Les êtres humains, comparés aux autres êtres vivants, reconstruisent l'environnement d'une manière considérable (parfois même excessive). L'essence des êtres humains réside en fait dans cet effet de boucle interactif (*loop effect*) entre l'environnement et l'humain.

Selon Gibson, les diverses activités mentales ne doivent pas non plus être séparées de l'environnement naturel, humain et social qui entoure la personne. Afin que les activités d'un être vivant fonctionnent de manière propice, il lui faut une niche adaptée. Il en va de même avec les compétences des êtres humains qui ne se développent qu'à condition d'être dans une certaine niche. Les compétences psychiques et l'environnement forment un couple. Par conséquent, il est inapproprié de comprendre les compétences psychiques comme des activités du cerveau. Car l'établissement de compétences psychiques est également une activité de l'environnement.

Pour celui qui adopte un tel point de vue écologique, le cerveau ne peut point être le seul gouverneur (*governor*) des fonctions mentales. Dans un système circulaire auto-stable, cela apparaît comme une spécificité holistique (*holistic*), et cela même dans des cas tout à fait simples. Dans les rapports mutuels interactifs qui se constituent entre les animaux et l'environnement, tous les éléments subissent une organisation basée sur l'activité qui leur précède. Aucun élément ne peut, unilatéralement, contrôler tous les autres éléments. De même le cerveau ne peut pas devenir, unilatéralement, le gouverneur des actes humains.

Ensemble avec Gibson et un autre adepte de la psychologie écologique, Bateson (Bateson 1972), nous pouvons résumer: soit il est approprié de dire qu'on imagine un circuit qui se termine dans et qui forme une partie du cerveau et où se trouve, intégré, le mental; soit il faut dire que le mental se trouve intégré dans un système complet «cerveau plus corps». Soit encore que le mental se trouve intégré dans un système interactif bien plus grand formé par «l'être humain et l'environnement».

En tant que circuit qui se termine dans le cerveau, le mental est probablement capable de produire les rêves, images et illusions. Leurs contenus sont bien sûr obtenus par le contact direct avec le monde extérieur. Le langage intérieur qui est appelé «pensée» correspond probablement au deuxième cas. Mais dans la mesure où le langage interne se constitue en utilisant une langue, il ne peut pas être une chose privée (*private*). La pensée en tant que seul langage interne n'est rien d'autre qu'un monologue faite d'un amas de sons.

Beaucoup de phénomènes mentaux humains correspondent au troisième type à savoir «être humain et environnement». Par exemple, un grand nombre de calculs ne peuvent pas se réaliser seulement dans le mental ou seulement à l'intérieur du cerveau. Certes, il est peut-être possible de faire un calcul tout à fait simple dans son propre cerveau. Mais même dans ce cas, nous l'avons acquis quand nous étions enfants en l'énonçant à haute voix par une sorte d'exercice physique. A ce moment, il ne nous fallait pas que le cerveau, il nous fallait un corps qui élève sa voix. Les calculs qu'on utilise dans la vie actuelle sont considérablement plus complexes que cela. Sans l'utilisation d'un crayon et du papier ou de calculette, on ne peut pas résoudre des calculs complexes. Dans quelque petit commerce que ce soit, on a besoin d'une caisse. Quand il s'agit de calculs de profits et pertes des comptabilités d'entreprises, de calculs pour le développement de produits industriels, de calculs d'itinéraires nautiques etc. ce n'est qu'à condition d'avoir de nombreuses personnes qui se servent de différentes machines et outils qu'on a réussi à effectuer ces calculs. De telles activités mentales complexes sont réalisées par un mental qui s'étend vers l'environnement social et sociétal créé par l'être humain.

La spécificité des activités humaines réside dans le fait que les humains sont extrêmement dépendants de l'environnement qu'ils ont créé et formé historiquement et socialement. Les humains vivent dans l'environnement qu'ils ont eux-mêmes conçu; et beaucoup d'activités mentales se forment dans ce contexte particulier culturel et social. En japonais, on appelle cet environnement naturel, culturel et social «le climat» (*fūdo*). Le climat ne détermine pas l'esprit de l'être humain, c'est plutôt le mental de l'individu et le climat sont dans une relation de détermination commune et mutuelle. Toutefois le concept du «climat» peut également être utilisé pour désigner le caractère culturel d'un groupe, comme dans les expressions «climat d'entreprise» ou «climat social». Dans les activités mentales, il y a certainement des éléments qui se sont développés de manière évolutionniste en réponse à un environnement naturel. Mais, d'autre part, presque aucune les activités mentales n'est pas donnée par la nature; elles sont créées et formées au sein de la culture et de la société, et déterminées par leur contexte. Bref, beaucoup d'activités mentales obéissent en fait à des normes.

Prenons les calculs: ce sont des actes obéissant à des normes qui doivent aboutir à une certaine solution que les mathématiques exigent. On fait la différence, en japonais, entre «réfléchir» et «penser» selon qu'il y a un problème à résoudre ou pas. Seul le premier verbe a comme objectif de résoudre un problème. En ce qui concerne les sentiments, on distingue la simple «irritation» et l'explosion d'une frustration de la vraie «colère». Même si ce sont des émotions comparables par leur état d'excitation intérieure, on distingue le dernier des deux premiers par le fait qu'il est dirigé contre un objet et qu'il est accompagné d'un sens moral. Le mot «mémoire» ne mérite pas d'être utilisé à moins qu'il s'agisse d'un rappel fidèle du passé. En revanche «le souvenir» ne doit pas nécessairement être fidèle ou véridique. Au contraire, une idée très fidèle ne serait pas appelé «souvenir» en japonais. Le désir d'amour est appelé «émotion», et le désir de travailler et d'étudier est nommé «motivation». Le même désir est scindé en deux termes en fonction de son utilisation sociale.

De cette manière, un grand nombre de nos activités mentales sont déterminées par la société et par les normes. Ce fait est la preuve que les activités mentales sont enfouies dans l'environnement culturel et social. Beaucoup des activités mentales humaines ne doivent pas être

comparées à des fonctions comme la digestion ou la respiration qui sont seulement liées à l'environnement naturel; il faut, au contraire, les penser comme une sorte d'activité sociale (comme des comportements qui interagissent avec l'environnement culturel et social/ sociétal). L'activité mentales appelée «calculer» obéit à certaines normes, les éléments complexes contenus dans les calculs s'établissent en tant que système «homme – machine – société» par la collaboration entre des outils et machines, un langage (les mathématiques) et d'autres êtres humains. S'il en est ainsi, l'activité mentales nommée «calcul» ressemble des actes sociétaux tels que l'investissement en bourse. L'acte d'investir obéit à certaines normes, il ne s'établit qu'à condition qu'il y ait un système large comportant un groupement de différentes personnes, un marché boursier et un système financier. L'investissement n'est pas un acte interne d'un individu, et il en est de même avec le calcul. Un grand nombre des actes que l'on traite en psychologie sont des actes qui se réalisent dans un environnement avec un espace plus restreint, sur une durée plus courte, comparés aux actes tels que les investissements qui se réalisent dans un environnement à grande échelle et sur une longue durée. Bref, la notion de «mental» ou «psychisme» désigne dans beaucoup de cas des actes assez fragmentaires au sein de la vie quotidienne; néanmoins il n'y a pas de différence essentielle d'avec les actes à large échelle.

Si on se place dans la perspective écologique, il devient possible de se demander quelle place accorder aux activités mentales dans un système plus grand. Il y a par exemple différentes méthodes pour enregistrer quelque chose. Lorsqu'il s'agit d'une phrase, on peut l'écrire sur du papier, la conserver sur un ordinateur, l'enregistrer à haute voix sur un magnétophone. Si on considère donc les activités mentales comme de tels actes sociaux, l'activité mentale de mémoriser (d'apprendre par cœur) serait compris comme un acte social d'un type particulier où on ne se sert pas des choses mais où on utilise des connaissances de façon «portable». Ou bien on accorderait une place à la mémoire épisodique (*episode memory*) en tant qu'un type d'acte social d'autobiographie ou de témoignage.

Dans la psychologie de Gibson, il y a une perspective où on saisit les activités mentales à partir des entreprises humaines dans un contexte plus large et sur une durée plus longue. Les activités mentales – savoir, motif, émotion, pensée – sont tous des noms donnés à un fragment de nos interactions avec l'environnement. Ces activités sont socialement définies et socialement fixées.

3. La théorie de l'information de Gibson

La contribution la plus importante de la psychologie écologique de Gibson est qu'il a conçu une théorie totalement différente de la perception appelée «théorie du ramassage d'information» (*information pickup theory*) qui tranche avec la théorie de la représentation qui considère la perception comme une représentation interne (*inner representation*).

Les psychologues écologiques Turvey et Shaw (2005) qui se sont moqués moqué de cette théorie de la représentation qui n'est rien d'autre que l'idée simpliste qui prend les images de la rétine comme modèle pour comprendre les perceptions. Cependant la libellule a bien des perceptions alors même qu'elle n'a pas de rétine. Si on applique de la théorie de la représentation directement, alors les paradoxes épistémologiques suivants finissent par naître: «le système visuel de la libellule crée son environnement», «les buissons et la nourriture sont des *qualia* produits par le cerveau de la libellule», «la libellule possède une notion apriorique de l'espace», «la libellule possède une idée universelle permettant d'interpréter les signaux obtenus par les organes sensoriels». Il n'est pas pensable que chaque être vivant vive dans une sorte d'illusion construite par lui-même. Ce que nous percevons est quelque chose de partiel, cela doit être néanmoins être le monde réel tel qu'il est.

Selon Gibson, la perception est un act (*act*) qui ramasse (*pick up*) de l'information afin de spécifier (*specify*) les éléments factuels de l'environnement. La perception est un processus selon lequel on tourne son attention vers telle ou telle partie de l'environnement pour extraire les invariants sur la base des différences entre les variants.

«Lorsqu'on pense à l'activité perceptive, l'hypothèse que quelque chose est transmis selon les nerfs optiques n'est pas nécessaire. De plus, il n'est pas non plus nécessaire de croire que des images projetées à l'envers par la rétine ou des groupes de messages soient transmis au cerveau.» insiste Gibson (1979: 61). Est-ce que les gens habitués à la théorie de la représentation pourront accepter cela? Cela nécessite de l'effort pour comprendre, et il faut expliquer le virement vers une théorie de la perception radicalement nouvelle – le virement de la théorie qui explique les perceptions par cause à effet, vers une théorie de l'information.

En suivant Gibson, une certaine perception est soit une différenciation, soit une articulation. Afin que l'énergie stimulante devienne un stimulus pour les animaux, il faut qu'elle contienne des informations de qualité différente (Gibson & Gibson 1955). Mais la différence à elle seule n'est pas encore une information. Des différences, il y en a d'innombrables dans le monde. Parmi elles, certaines deviennent des informations au moment où elles donnent naissance à une réaction (à un acte) spontané(e) en fonction de la perception.

Ce qui a trait à la perception des animaux est une différence, pas une énergie. Je vais essayer de compléter Gibson en empruntant un exemple à Bateson. Si on donne un coup de pied à un chien, il saute en l'air. Dans ce cas, il y a transmission d'une énergie mécanique, mais il n'existe aucune information. Dans le système d'informations, l'énergie qui fait bouger celui qui réagit se trouve en lui-même. Lorsqu'on ordonne à un chien dressé de sauter, il sautera en l'air, mais sa réaction utilise une énergie dont dispose le chien en lui-même, selon le degré de transmission de l'incitation.

Lorsque le bûcheron coupe un arbre avec une hache, il se produit la chaîne de transmission des différences à la manière suivante: un ensemble (ou groupe) de différences contenus dans l'arbre → un ensemble de différences qui se dirige vers la rétine → un ensemble de différences dans le cerveau → un ensemble de différence des muscles → un ensemble de différences qui fait bouger la hache → un ensemble de différences qui surgit dans l'arbre. La transmission en suivant le circuit se réalise par les ensembles (ou groupes) de différences à chaque fois modifiées. Le processus à l'intérieur des êtres vivants se produit par l'être vivant lui-même en prenant également les différences de l'étape précédente comme **opportunité**. Ce qui produit un effet dans le domaine de la mécanique, c'est la force et l'attaque qui font bouger. Mais dans le monde de cet ensemble changeant qui comprend la transmission d'informations et de l'être vivant, ce sont les différences qui produisent un effet. Dans les informations – à la différence du cas de la mécanique qui fonctionne selon la loi de cause à effet – aussi bien la question de savoir comment l'énergie et l'excitation va d'un endroit à un autre à l'intérieur des nerfs que de savoir où aboutissent les excitations dans le cerveau, ces aspects n'ont pas de sens en eux-mêmes. La vraie question est de savoir quelles différences dans l'environnement produisent quelles nouvelles différences sous forme de réactions ou mouvements.

La perception n'est pas un processus passif produit par cause à effet en introduisant le monde à l'intérieur du corps au travers de tuyaux nommés nerfs. Puisqu'on pense ainsi, on finit par croire que la perception est une représentation interne. Tout ce qui surgit à l'intérieur du corps, depuis l'extrémité de la peau jusqu'au système nerveux en incluant le cerveau, ce sont des réactions ou des mouvements provoqués par l'énergie que les êtres vivants possèdent eux-mêmes. Lorsque les différences de ces réactions ou mouvements s'adaptent aux différences du monde extérieur, on peut dire que des informations sont transmises. La perception n'est pas une obtention de force physique, et le mouvement n'est pas une dépense de force physique.

La perception, c'est le fait de cueillir (ramasser) les différences qui existent dans l'environnement, en se conformant à un standard donné. La perception, c'est l'acte de mesurer (*measure*). Sentir la température, c'est évaluer la chaleur d'un objet, en fonction d'un certain standard que chaque être possède. Voir, c'est mesurer les différences de l'objet en prenant les rayons – ce qui émane du corps – comme médium de transmission. Les animaux extraient (ramassent) et mesurent dans leur environnement les différences qui provoquent leurs réactions. La perception, c'est donc l'acte par lequel les animaux extraient de l'information à partir de l'environnement afin de modifier leurs propres mouvements.

Les animaux qui font des perceptions réagissent, face aux différences de l'environnement, par les modifications des différences de leur propre corps. C'est un type de «transformation du corps». Quand Gibson dit que la perception est une «résonance» (*resonance*) ou une «mise au diapason» (*attune*), ces notions expriment un tel rapport harmonieux entre le soi et l'environnement. L'obtention d'informations n'est pas le fait que des informations provenant du monde extérieur viennent à couler dans les nerfs; c'est un ajustement du corps envers l'objet. L'environnement qui est perçu, existe en cela, et le corps s'ajuste activement aux différences qui sont en lui, puis le soi change. Ainsi, la perception est un acte entièrement actif. C'est seulement en pensant ainsi que l'on peut comprendre que la perception, tout en ressemblant à la formation d'une représentation interne, n'est point comparable à cela. Ce qu'il faut répéter à souligner est que l'animal qui fait une perception est à la recherche d'informations afin de modifier ses propres actes. En percevant les différences du monde extérieur, l'animal maîtrise /dirige ses propres actes. C'est précisément dans ce point: utiliser le circuit des éléments extérieur et changer soi-même, que réside la liberté des animaux. C'est une conclusion provenant de l'explication de la perception par la théorie de l'information, et c'est à partir de cela qu'on est guidé vers le concept du «mental étendu»

4. L'affordance et l'intention

Ci-après, je souhaite expliquer le concept de la capacité (*affordance*) issu de la psychologie de Gibson et qui a attiré beaucoup d'attention.

L'affordance est un nouveau mot créé par la nominalisation du verbe anglais «*afford*» et il signifie «la particularité d'un environnement qui est défini à travers sa relation avec l'animal». (Gibson 1982: 341)

Selon le dictionnaire, «*afford*» signifie «faire en sorte que quelque chose puisse être utilisé» ou «permettre, proposer, accepter». Essayons de donner un exemple: en ce qui concerne l'effort et le déplacement, la surface ou le sol sur lesquels on peut se placer «permettent» (*afford*) le repos. La surface sur laquelle on peut marcher «permet» la promenade et le déplacement. Une côte raide «permet» que l'on tombe au sol et que l'on se blesse. Un trou «permet» de cacher le corps. L'anse d'un objet «permet» d'emporter cet objet. Le couteau permet de couper. Un objet rond permet qu'on le roule sur le sol.

La capacité (affordance) indique la particularité écologique d'un environnement qui est en face de la manière de vivre d'un animal. La niche biologique est l'ensemble de ces «capacités» (affordance). Puisqu'il y a de nombreuses méprises concernant ce point, il faut faire attention: la capacité est une particularité qui est déterminée dans la relation avec un animal individuel, et habituellement concerne seulement ce qui est commun à un grand nombre d'animaux individuels. Un étang avec une certaine profondeur «peut» provoquer la noyade d'un enfant, mais il n'en est pas ainsi pour un adulte. La capacité, c'est la valeur et le sens qui existent réellement dans un

environnement. Gibson souligne la réalité (*reality*) de la valeur et du sens, en s'opposant au subjectivisme de la valeur et du sens tel qu'on le rencontre dans la philosophie moderne.

Quant à ce concept de la capacité (affordance), il y a même parmi les théoriciens de la psychologie écologique des divergences dans l'interprétation de plusieurs points. (Chemero 2003; Reed 1996; Stoffregen 2000; Turvey 1992) Je suis proche de Turvey, et je considère l'interprétation suivante comme la plus valide: la capacité, c'est pour ainsi dire la disposition de l'environnement pour qu'un certain événement se produise, et cela par le rapport (l'activité) que l'animal a face à cet environnement.

Par exemple, une fine couche de glace «permet» de tomber dans l'eau selon le raisonnement «on marche dessus → la glace se fend et on tombe dans l'eau». Une épaisse couche de glace permet que l' «on marche dessus → on peut marcher dessus sans autre» parce qu'elle permet le déplacement et le soutien (certes, le degré d'épaisseur nécessaire dépend du poids de l'animal). Par le fait d'utiliser un couteau naît la possibilité qu' «on peut couper quelque chose». Par le fait que les aliments «peuvent» fournir des nutriments naît la possibilité qu' «on mange des aliments → ils deviennent des nutriments». Le fait qu'un serpent «peut» mordre, naît la possibilité qu' «on s'approche du serpent → il peut mordre».

La capacité, c'est la particularité d'un certain environnement de produire n'importe quels événements écologiques qui impliquent les animaux par le fait que ces animaux participent activement aux phénomènes de cet environnement. Par conséquent le fait que les animaux se rendent compte de cette «capacité», signifie que les animaux se rendent compte, par anticipation, de la possibilité que quelque chose se produise entre eux et leur environnement. Se rendre compte de la capacité, c'est posséder un sens de la prévision. Ensuite, il est erroné de penser que la capacité serait un stimulus qui renforce une réaction fixe et définie chez les animaux. Elle est une dimension inhérente à la nature, elle est un potentiel. La capacité rend possible les activités des animaux, mais elle n'est pas une contrainte. En fonction de leur prise de conscience de cette capacité, les animaux règlent et contrôlent leurs propres activités. Se rendre compte de cette capacité n'est rien d'autre que le fait que les animaux peuvent choisir et maîtriser l'environnement et les futurs événements qu'ils produisent. La capacité est la condition extérieure de la compétence des animaux, elle est la possibilité, le potentiel d'activités des animaux. Pour cette raison, le fait de pouvoir se rendre compte de cette «capacité» montre la liberté du choix d'action chez les animaux.

Dans la capacité, il n'y a pas de sens de distinguer entre ce qui est naturel et ce qui est artificiel, fait par les humains. Le service postal, c'est «dans les régions où il y a un système postal, cela «permet» aux gens qui ont écrit une lettre, d'envoyer celle-ci par voie postale». (Gibson 1979 : 139) C'est parce que le fait de «poster une lettre» provoque l'événement qu'on appelle «l'envoi postal». Le robinet du tuyau d'eau «permet» d'obtenir de l'eau potable. En tournant le robinet, on provoque l'événement «l'eau potable se met à couler». Le service postal et le robinet sont des institutions qui sont entretenues par la société, par les hommes, ils n'ont pas de rapport avec la «capacité». La capacité est la particularité de l'environnement de produire des événements déterminés par le rapport actif que les animaux ont avec cet environnement; la question de savoir quel en est le mécanisme (est-il naturel ou naturel-sociétal?) ne se pose pas.

5. Le soi conflictuel

L'approche écologique (*ecological approach*) donne lieu à une nouvelle conception du soi, différente de celle de la philosophie traditionnelle ou de l'individualisme en psychologie. Dans la phénoménologie, on présuppose un soi unifié qui possède le monde sous forme de phénomènes. On

peut y voir la foi dans une identité où «le soi réagit aux modifications de l'environnement tout en étant une chose (voulant être une chose) qui possède une unité interchangeable».

Dans un essai précoce (1950), Gibson critique sévèrement la théorie de l'identité substantialiste de Gordon W. Allport. Gibson soutient que la particularité des activités humaines réside dans l'apprentissage social et sociétal et qu'il n'est pas nécessaire de supposer une essence personnelle immuable ou une motivation, un instinct immuables durant toute une vie humaine. Selon Gibson, la particularité des activités sociales et sociétales est leur caractère moral et leur obéissance à des normes. Chez les humains adultes, les activités morales dominent d'une manière étonnante, et souvent ils optent pour des actions qui vont à l'encontre de l'assouvissement de leur désir. Même le ventre vide, ils ne vont pas voler de la nourriture; même s'ils sont fatigués, ils ne vont pas dormir. Il s'ensuit que la traditionnelle théorie de l'apprentissage ne pouvait pas bien expliquer cette obéissance à des normes jusqu'à ce point. Car dans la théorie traditionnelle, on présuppose que l'assouvissement des désirs individuels renforce les activités, mais l'essence des activités morales se trouve dans leur nature altruiste, elles peuvent même aller jusqu'au sacrifice du soi.

Dans cette optique, Gibson pense que l'apprentissage social et sociétal se développe en considérant l'identification avec autrui (identification, pour ainsi dire *empathy*) comme la base, et que la nature morale de cet apprentissage, et son obéissance aux normes s'obtiennent également par l'identification. Afin que nos activités qui obéissent à des normes mènent vers un ensemble entier (*total*), les seules indications abstraites et linguistiques sont insuffisantes. Les normes sont souvent abritées dans la personne concrète, et s'expriment. Si nous nous identifions à cette personne concrète (si nous éprouvons de l'empathie pour elle), nous assimilons les normes en l'imitant. Imiter, ce n'est pas former la représentation du modèle (*model*) en son intérieur, c'est se référer au modèle et améliorer son propre comportement. Selon la perspective de Gibson, le point dans lequel l'être humain dépasse l'animal, c'est dans cette puissance de l'imitation et dans la compétence d'éprouver de l'empathie. Le principe moral «se mettre à la place de l'autre» est l'application de l'identification.

Or, notre existence au moment où nous avons de l'empathie et que nous imitons quelqu'un, nous sommes dans un état multiple, à la fois nous-mêmes et pas nous-mêmes. Être dans l'empathie, c'est même être possédé par l'autre. Notre soi devient multiple à travers son identification avec autrui. En trouvant un certain compromis dans cet état, nous préservons notre propre identité qui est menacée. L'identité à soi n'est pas une chose donnée, ce n'est rien d'autre qu'un état stable momentané dans le dynamisme basé sur l'empathie et l'imitation. S'il y avait un être humain qui avait un comportement parfaitement accompli, cet être humain n'aurait pas de conflit ni d'hésitation, mais il n'aurait pas non plus ni d'empathie envers autrui ni une conscience sociale, et cela paraît probablement impensable.

Du point de vue de l'écologie, ce n'est pas la situation où un soi stable mène ses activités jusqu'au bout, c'est plutôt la situation où un soi multiple est secoué par des conflits, qui doit être considéré comme l'état normal du soi humain. Cet état conflictuel qui, si on dépasse un certain degré, finit par la maladie, est la véritable façon d'être du soi, mais, jusqu'à présent, elle n'est pas dans la ligne de mire de la philosophie du mental ni des sciences cognitives ni des sciences informatiques. Le soi, c'est s'étendre vers le relationnel avec autrui, et l'état conflictuel est l'essence même d'un tel soi.

Ouvrages de références

- Bateson, G. *Steps to an ecology of mind*, Chicago: University of Chicago Press, 1972
- Chemero, A. An outline of a theory of affordances, *Ecological psychology* 15, 2003, pp.181-195.
- Gibson, J.J. "The implications of learning theory for social psychology", in J. G. Miller (Ed.) *Experiments in social process: A symposium on social psychology*. NY: McGraw-Hill, 1950, pp.147-167.
- Gibson, J.J. *The Senses Considered as Perceptual Systems*, Illinois: Waveland, 1966.
- *The Ecological Approach to Visual Perception*. Hillsdall, NJ: Lawrence Erlbaum, 1979.
- *Reasons for Realism*. E. Reed, & R. Jones (Ed.). Hillsdall, NJ: Lawrence Erlbaum, 1982.
- Gibson, J.J. & Gibson, E.J. "Perceptual learning: differentiation or enrichment?", *Psychological Review* 62, 1955, pp.32-41.
- Reed, E.S. *Encountering the World: Toward an Ecological Psychology*. New York: Oxford University Press, 1996.
- Stoffregen, T. Affordance and events. *Ecological psychology* 12, 2000, pp.1-28.
- Turvey, M.T. Affordance and prospective control: An outline of the ontology, *Ecological psychology* 4, 1992, pp.173-187.
- Turvey, M.T. & Shaw, R.E. Toward an ecological physics and a physical psychology. in R.L. Solso & D.W. Massaro (Eds.), *The Science of the Mind*. New York: Oxford UP, 1995.